

Boris Schreiber : les tribulations d'un vieux garçon

Un écrivain fait souvent des gammes avant de saisir réellement son œuvre. C'est le cas de Boris Schreiber. Il a publié plusieurs livres, remarquables par les critiques, avant de livrer son monument. Légitimement couronné par le prix Renaudot 1996, *Un silence d'environ une demi-heure* (et de deux mille pages si l'on regarde les formats habituels) a marqué l'aboutissement d'une élaboration conduite pendant des années. Autour d'un nombril omnipotent.

La Traversée du dimanche est l'une de ces gammes préparatoires, un exercice de mise en forme pour la plume.

Le thème en est simple : un vieux fils unique, plus tout jeune, doit aller, un dimanche, souhaiter l'anniversaire de sa mère. À l'asile. Il lui apportera un cadeau.

À partir de ce devoir filial, le héros de Schreiber, bien peu héroïque mais très singulier, va révéler les aspects (en creux) de son caractère. Il s'exprime à la première personne du pluriel, façon d'exhaler son narcissisme inflationniste, et aussi, peut-être, pour se donner du courage en renforçant les effectifs d'un solitaire astreint à l'autarcie.

Cela donne un ton original et déroutant au récit. L'auteur ne relâche pas son attention, il guide son personnage à son gré, avec le métier évident d'un créateur vigilant. Car il doit bien surveiller cette analyse psychologique à partir de petits faits. Ceux d'une réalité grise constamment pimentée par l'humour, le sens de la dérision, l'apitoiement et la cruauté franche.

L'homme indécis est pitoyable et irritant. Aboulique et puéril malgré la maturité de l'état civil, le moindre détail est un monde à ses yeux, la plus petite décision s'apparente à une aventure, à des risques. En marge de la société, il est, en même temps, décalé dans la vie quotidienne, attiré par une sorte de déclinaison magnétique.

Il sait qu'il est le principal fautif, mais il se plaît à incriminer les autres et l'existence. Il est aussi lucide que velléitaire.

Boris Schreiber a apporté dans ses bagages d'émigré venu, tout enfant, des lisières orientales de l'Europe une vision de la vie qui le distingue des autres Français enracinés dans la prose et l'aisance à respirer sous un ciel clément. Son vieux garçon aime le morbide, encouragé par l'auteur, qui montre, là aussi, une belle dextérité : tous les deux ne sont qu'à moitié dupes du continent intérieur où ils ont attiré le lecteur.

On trouvera dans ce récit bien peu incitatif à l'allégresse une série de symboles, la traversée d'un sombre dimanche n'étant que le prétexte, et la vivisection d'une âme compliquée à plaisir l'occasion d'un exercice de composition hors des limites ordinaires.

Éric OLLIVIER